BIBLIOTHÈQUE de la JEUNESSE

BIBLIOTHÈQUE
COUVENT DES URSULINES
SAINT-TRON

VOYAGE

AU MONT

SAINT-BERNARD

In-12. 3e série *bis*.

Le chien marron du Grand-Saint-Bernard.

JAMEY

VOYAGE

AU MONT

SAINT-BERNARD

NOTES DE VOYAGES

....UTILE DULCI.

365148

LIBRAIRIE DE J. LEFORT

IMPRIMEUR ÉDITEUR

LILLE
rue Charles de Muyssart, 24

PARIS
rue des Saints-Pères, 30

Propriété et droit de traduction réservés.

04/507

INTRODUCTION

Le 16 mars 1868, Mgr Mermillod prononçait à Paris, dans la chapelle de l'Oratoire, une allocution en faveur de la *Société pour l'amélioration et l'encouragement des publications populaires*. Dans une simple causerie, pour employer ses propres expressions, Sa Grandeur s'est proposé de traiter ces deux questions : Peut-on améliorer la

situation des classes populaires? — Comment devons-nous travailler à cette amélioration?

A la première de ces deux questions, la réponse n'est pas douteuse pour un chrétien. La religion a pour tous les temps des remèdes à nos misères. « Depuis dix-neuf siècles, dit l'évêque de Genève, l'Église, à chaque institution favorable au grand nombre, n'a-t-elle pas accordé sa sanction? Elle ne demande pas autre chose aujourd'hui; donner à toutes les aspirations, à tous les avènements légitimes, le baptême chrétien; éclairer le peuple dans sa marche, dans ses efforts, dans ses espérances; continuer ainsi la mission que lui

a confiée Jésus-Christ, telle est son ambition et tel est son devoir. »

Si les aspirations du peuple peuvent, grâce au catholicisme, prendre une direction qui ne sera funeste à personne, quel sera le moyen de les satisfaire?

Pour cela, il faut connaître les tendances du peuple. « Il cherche à s'instruire, il demande l'instruction à tout ce qui se professe et s'imprime, il lit sa feuille quotidienne, et dans son besoin de savoir quelque chose, il *croit* à ce qu'elle dit; il fréquente les écoles, il cherche les bibliothèques. Ce besoin d'apprendre et de savoir peut avoir des dangers, mais il ne

dépend de personne de le faire disparaître. Donnons à l'ouvrier de bons livres, pour effacer le mal que lui ont fait les mauvais; qu'il y voie la vérité, qu'il y trouve de l'intérêt et du plaisir, et il jettera loin de lui ces écrits qui sont la perte de son âme....

» Il faut éclairer le peuple en profitant de ce mouvement de la presse, de cette action du livre qui pénètre partout; car le peuple lit, et plus il lit, plus il veut lire (1). »

« Puisque les livres sont une puissance,

(1) Discours de Mgr Mermillod.... cité dans le *Contemporain* du 31 mars 1868.

ajoutait Mgr Mermillod, que chacun de vous puisse dire :

Maître, voici ma plume, elle vaut une épée. »

Loin de moi la prétention de m'appliquer ces paroles, adressées d'ailleurs à des auditeurs bien plus compétents dans la partie. Toutefois il serait consolant pour moi de penser que ces notes de voyage ont pu intéresser quelques lecteurs et leur donner une idée de l'*hospice du Saint-Bernard*, qu'un ramancier anglais a calomnié, et du *canton valaisan*, qui n'a su attirer que les dédains du même auteur.

Si cette lecture peut éclairer sur ce sujet

les personnes qui prendront la peine de la faire, je me croirai suffisamment récompensé. Ce doit être un bonheur pour tout chrétien de sentir qu'il a pu préserver de l'erreur des âmes bien intentionnées, quelque modeste d'ailleurs que soit le travail qu'il leur offre.

Salins, 14 avril 1868.

C. J.

VOYAGE

AU MONT

SAINT-BERNARD

I

Le lac de Genève.

Quand, en se dirigeant de Neufchâtel vers le Grand-Saint-Bernard, on passe par Lausanne, on aperçoit bientôt les eaux du grand lac Léman : peu à peu sa forme se dessine, ses rives apparaissent plus distinctes, et l'on ne tarde pas à embrasser du regard ce gigan-

tesque croissant dont le village d'Ouchy occupe la base, et dont Genève et Villeneuve marquent les deux extrémités. Ouchy est le port de Lausanne; et pour celui qui ne connaît pas le grand lac aux vagues bleues, aucun endroit ne semble mieux choisi pour jouir, dans son ensemble, de cet inimitable aspect.

Ainsi heureusement placé pour contempler ce vaste panorama, l'œil du spectateur cherche d'abord à mesurer l'étendue de cette petite mer, longue de dix-huit lieues et large de trois. Peu à peu le regard est attiré sur les nombreuses cités qui parent ses rivages, et bientôt, à l'étonnement qui saisit à la vue d'un paysage nouveau, succède une certaine tristesse qui envahit l'âme malgré elle. Ce lac inconnu, ces eaux agitées se sont animés tout à coup; une sombre mélancolie plane partout : des souvenirs amers viennent se presser dans l'esprit, et un deuil indéfinissable semble couvrir ces bords enchanteurs.

A peine, en effet, vient-on de quitter Lausanne, que l'on se trouve sur ces rives que

tant d'écrivains et de poètes ont célébrées. Ici, c'est la superbe Genève, qui se cache derrière les sinuosités du lac. Calvin et Rousseau y ont régné longtemps, et leur empire, déjà bien ébranlé, résiste encore au zèle de son nouvel apôtre. Plus près de nous, c'est Diodati, où le sceptique Byron composa son troisième chant de *Child-Harold*, dans lequel il célèbre les malheurs de Bonnivard à Chillon, que nous reverrons tout à l'heure. Du côté de Vevey, c'est Clarens, et vis-à-vis, la Meillerie, tant chantée par Jean-Jacques. Il n'est pas enfin jusqu'au château de Coppet, aujourd'hui le domaine d'une famille illustre, et il y a cinquante ans habité par M^me^ de Staël, qui n'éveille en nous quelque pénible souvenir.

Cependant, quand l'imagination a erré à travers ce sombre passé, les yeux se reportent avec satisfaction sur le Chablais, qui fait face et qui rappelle à des pensées plus consolantes. Les ruines des Allinges dominent Thonon et attirent nos regards sur cette citadelle, le centre des missions de saint François de Sales. Mais c'est Thonon surtout qui redit

aux cœurs chrétiens le zèle infatigable de l'apôtre de la Savoie, et les voyages pénibles et périlleux qu'il fit à cette capitale du Chablais pour l'arracher au protestantisme. Évian nous rappelle aussi un heureux souvenir, celui d'une famille charitable qui a donné à la Visitation une de ses premières supérieures, Mme de Blonay; Ripaille, enfin, où Amédée VIII fonda l'ordre de Saint-Maurice (auquel se joignit plus tard celui de Saint-Lazare), Ripaille, quoi qu'en ait dit Voltaire, laisse devant l'histoire un nom plus respecté que Ferney (1).

Ces témoins vivants des merveilles d'un autre âge nous arrêteraient longtemps, si nous n'avions à poursuivre notre chemin et à gagner cette vallée du Rhône qui nous permet d'autres souvenirs.

Le chemin de fer et le bateau à vapeur conduisent également à Villeneuve, à l'entrée de la vallée. Plus poétique et moins pénible, le bateau a toujours la préférence sur la voie

(1) Sur Ripaille et Amédée de Savoie, *Revue des questions historiques*, tome Ier.

ferrée, et en peu de temps, après avoir touché Vevey, si connu par la fête des vignerons, et la petite île que couvre en entier le château de Chillon, où Bonnivard a laissé la trace de ses chaînes et de ses pas, on aborde à Villeneuve, qui ne justifie plus guère le nom qu'elle porte.

Ici, il faut dire adieu au lac de Genève, et pénétrer dans cette profonde vallée du Rhône, dans ce Valais aux mœurs antiques, que l'on ne saurait traverser avec indifférence.

II

La Vallée du Rhône.

Rien ne peut donner une plus juste idée du pays que parcourt le Rhône que ces sombres tranchées dans lesquelles on s'engage en chemin de fer, et qui n'offrent guère aux regards que leur sauvage beauté. Les plus hautes montagnes de l'Europe encaissent dans un lit rocailleux le fleuve dont les eaux blanchâtres et capricieuses fertilisent ou ravagent l'étroite vallée. Riche, mais malsain, le Valais, s'il donne à ses habitants des ressources suffisantes, ne les préserve pas

toujours des maladies qui hantent les climats humides.

Lorsque l'on remonte de Villeneuve vers les sources du Rhône, on laisse le canton de Vaud sur la gauche, et l'on gagne le bas Valais d'abord, puis le haut Valais, où s'échelonnent, à quelques lieues de distance, les villes de Bex, Saint-Maurice et Sion. Des vallées quelquefois spacieuses, mais souvent aussi étroites et peu profondes, viennent jeter leurs eaux glacées dans le Rhône, dont elles sont les tributaires. Avant de nous engager dans celle qui de Martigny conduit sur la droite au Saint-Bernard, il ne sera pas inutile de faire une connaissance plus intime avec le Valais.

Voyager sans guide dans un pays inconnu, est parfois ennuyeux et souvent sans profit. Rien n'est donc plus naturel que de se demander quelque peu ce que sont ces contrées que l'on traverse aujourd'hui si rapidement, et de voir s'animer cette nature aux aspects nouveaux, ces petites villes dont l'histoire ne manque pas d'intérêt.

Généralement, on sait que saint Maurice, avec sa légion thébéenne, a subi le martyre près de la ville a laquelle il a donné son nom; on se rappelle aussi qu'il y a eu un cardinal Schinner, dont le nom est resté populaire dans le Valais; on n'ignore pas que Napoléon Ier a passé le Saint-Bernard en 1800 et qu'il a fait une belle route au Simplon vers la même époque; mais à part cela on ignore tout sur ce canton suisse, dont l'histoire est d'une originalité peu commune.

Catholique depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne, le Valais a eu bien de la peine à conserver deux choses qui lui sont également chères, sa religion et sa liberté. Jusqu'en 1777 ou à peu près (1), les évêques, résidant successivement à Martigny, à Saint-Maurice et à Sion, ont gouverné le Valais, tantôt sous la protection des empereurs d'Allemagne, tantôt avec l'appui des ducs de Savoie, quelquefois ne dépendant que du Saint-Siège. Sous cette administration, les

(1) Ce fut en 1777 que fut frappée la dernière monnaie aux coins réunis de l'évêché et du pays.

Valaisans ont eu à subir les invasions des barbares, et entre autres, la domination des Bourguignons, des Francs, des Lombards, des Sarrasins même et des Hongrois. Les désastres du roi Sigismond, vaincu par les Francs (523), ont trait à notre histoire, et l'on ne peut guère ignorer qu'il fut un des principaux bienfaiteurs de l'abbaye d'Agaune, plus tard Saint-Maurice en Valais (1). Charlemagne, Louis le Débonnaire et saint Louis se montrèrent également généreux pour cette église, appelée, au moyen âge, la reine des églises des Gaules ; Jean de Chalon voulut même assurer aux chanoines de l'abbaye vingt charges de sel (18 quintaux) payables annuellement sur les salines de Salins (2).

Le mouvement féodal et après lui le

(1) « Parmi les immenses richesses dont le roi Sigismond combla le pays d'Agaune, dit Béchet dans ses *Recherches historiques sur Salins*, on remarque Salins avec le château de Bracon et le val de Miéges. Salins, ajoute-t-il plus loin, dut jusqu'au x^e^ siècle son indépendance de toute domination féodale à la circonstance d'appartenir au vénéré monastère d'Agaune. » Dans la suite, le pouvoir de l'abbaye fut quelquefois méconnu ; aujourd'hui il n'en reste guère d'autre trace qu'une rue qui a conservé, bien qu'un peu altéré, le nom de l'abbaye d'Agaune (Angonne).

(2) Elles furent payées jusqu'en 1791.

mouvement communal se firent sentir dans ce pays, où les partis se livrèrent de rudes assauts, et où furent vainqueurs alternativement les nobles avec les de la Tour, et le peuple avec le farouche Georges Supersaxo, et cela, le plus souvent, au préjudice des droits de l'évêque.

Vers 1037, la trêve de Dieu fut établie dans un concile tenu par plusieurs prélats, parmi lesquels se trouvait l'archevêque de Besançon. La septième et la huitième croisade surtout virent ensuite les Valaisans contribuer de leur personne et de leur argent. Plus tard, l'évêque de Sion, l'héroïque Matthieu Schinner, celui dont François Ier craignait plus la plume que toutes les piques des Suisses, tint à éloigner son pays de toute influence française ; mais sa fermeté irrita les méchants, et il mourut en exil.

Au XVIe siècle, l'apparition de la réforme à Genève et dans le nord de la Suisse amena la célèbre protestation des cantons qui, les premiers, avaient déjà, du temps de Guillaume Tell, fait le pacte de Grütly : les Valaisans

se joignirent aux catholiques, sans pouvoir prendre part à la victoire de Cappel (1531), mais assez tôt cependant pour sauver des outrages des hérétiques la statue miraculeuse que ceux-ci, dans leur fureur inconoclaste, appelaient *l'idole noire d'Einsiedeln*.

Pendant que le Valais se distinguait si bien en Suisse, une compagnie valaisane faisait partie de cette chaleureuse garde suisse qui, à Meaux, sauvait Charles IX des mains des protestants (1567); deux cents ans après, on les a vus défendre avec moins de succès, au 10 août, l'infortuné Louis XVI; ils avaient alors pour aumônier un courageux Valaisan, le P. Lorentan, capucin. De tels soldats étaient dignes de voir leur pays échapper à l'hérésie. Toutefois, avant de vaincre définitivement le parti protestant, qui faisait de grands progrès, les habitants du Valais eurent à lutter bien des fois; mais la diète de 1603 sauve leurs droits menacés : les Jésuites même sont reçus chez eux à plusieurs reprises, et quand ils en seront définitivement chassés, le Valais aura perdu sa liberté.

Ici, et au grand déplaisir des Suisses, le Valais mêle intimement son histoire à la nôtre. En 1810, ce pays forma le département du Simplon; auparavant, il dut passer par des crises qui furent trop violentes pour n'en pas dire un mot (1).

Il reste encore, à l'heure qu'il est, des passionnés admirateurs de la Révolution française, pour qui cette phase de nos annales est le commencement de nos libertés. Qu'ils me permettent de leur conseiller la lecture de l'histoire du Valais à cette époque, et leur admiration pourra bien en revenir moins ardente. Je ne rappellerai pas les sanglants reproches qu'on y adresse à la France, je me contenterai de dire ce qui les autorise. L'arbre de la liberté surtout est demeuré en exécration chez le bon Valaisan, car il y a vu l'avant-coureur des plus grandes calamités. Sans parler de la constitution républicaine qu'on voulait imposer à la confédération suisse, comment, par exemple, justifier l'enlèvement

(1) Quelques-uns des détails qui suivent sont tirés de l'*Histoire du Valais*, par M. Boccard, chanoine de Saint-Maurice.

des fonds publics dans plusieurs cantons, au profit et au nom de la France, sous le spécieux prétexte d'utilité publique. La Suisse, ajoute l'auteur à qui ces détails sont empruntés, a eu son Verrès, il se nommait Rapinat; et si l'on veut savoir comment la France d'alors arrivait à imposer son système protecteur, il faut lire les atrocités de 1798, atrocités telles qu'elles révoltaient le pouvoir exécutif du Valais, qui réclamait en faveur des malheureux *entassés* dans la prison de Chillon.

Sans doute le nom de Napoléon Ier n'y fut pas sans gloire; mais avouons que les Valaisans n'ont vu tout d'abord en lui et dans le général Thurreau que les successeurs de Rapinat.

« En gardant le débouché de toutes les vallées des Alpes, on garde toute la frontière.» ce mot est de Napoléon Ier lui-même, et rien ne saurait mieux faire comprendre sa manière d'agir avec le Valais. République distincte, dès son origine, mais alliée de la Confédération suisse, le Valais lutta toujours contre l'idée française, qui voulait en Suisse

l'unité républicaine comme plus favorable à ses vues. Bonaparte essaya de concilier les réclamations des Valaisans et les intérêts de la France. Il tenait à occuper tous les passages des Alpes; un moment même il reconnu le Valais comme république isolée : des inscriptions à l'hospice du Saint-Bernard et au Simplon rappellent assez le chaleureux accueil que l'on fit à cette faveur. Mais c'était un leurre, et bientôt la petite république était département français. Au milieu de ces événements, le célèbre passage du Saint-Bernard laissait peu d'agréables souvenirs chez les Valaisans. La route du Simplon se commençait la même année et restait un monument à la gloire de celui qui l'a entreprise; mais les Valaisans profitaient peu de toutes ces choses, et l'abdication du 11 avril 1814 leur parut d'un bon augure. Le 12 septembre de la même année, ils étaient reçus, à Zurich, comme vingtième canton de la Confédération suisse : ils respiraient enfin, mais c'était pour perdre bientôt leurs franchises.

Nommer le Sonderbund (1), c'est rappeler la lutte du fort contre le faible, des radicaux contre les catholiques; c'est dire en un mot, comment la Suisse s'est, en 1845, violemment divisée, et aussi de quelle manière l'association catholique, traitée de *séparatiste* par le parti protestant, a été écrasée à Fribourg, à Lucerne et dans le Valais. La Suisse, comme de nos jours les Etats-Unis, quoique pour des causes bien différentes, a vu sa scission détruite; mais depuis la réunion des cantons, le parti catholique a perdu ses libertés. Sans entrer dans le récit de cette guerre, il ne sera pas superflu de citer une ligne qu'un écrivain du temps écrivait à cette époque de troubles : « Cette guerre et le résultat qui la termine resteront comme une tache dans les annales du radicalisme, lesquelles, du reste, ne brillaient pas déjà d'une grande pureté. »

(1) On sait que *Sonderbund* en allemand veut dire *ligue séparée*.

III

L'ascension du Saint-Bernard

La route de Villeneuve à l'hospice du Saint-Bernard est précisément celle qu'a suivie Napoléon Ier. Un court récit de ce mémorable passage ne peut qu'intéresser le lecteur.

Le 16 mai 1800, l'avant-garde de l'armée française se mit en mouvement de Saint-Pierre pour monter le Saint-Bernard. En même temps le général Béthencourt, qui avait remonté le Valais avec une petite colonne, passait le Simplon. Le général Chabran, avec

environ 4,000 hommes, passait le Petit-Saint-Bernard, au haut de la vallée d'Aoste. Le général Thurreau, avec 5,000 hommes réunis dans les départements voisins des Alpes, s'avançait vers le mont Cenis.

Le passage du Grand-Saint-Bernard offrait des difficultés qui paraissaient insurmontables au premier coup d'œil. Pendant plusieurs lieues, le chemin, ou plutôt le sentier, réduit souvent à la largeur d'un demi-mètre, circule péniblement dans des rochers sauvages entre des cimes d'une hauteur effrayante, couvertes de neiges, et d'où descendent de fortes avalanches, et des précipices à pic d'une profondeur qui éblouit l'œil des plus hardis. A chaque instant on court le danger d'être entraîné dans l'abîme par un faux pas, ou d'y être précipité par une avalanche. Le transport des voitures d'artilleries, par des routes dont le tournant rapide, le peu de largeur et l'escarpement étaient autant d'obstacles invincibles, ne pouvait avoir lieu que par des moyens extraordinaires : on les avait préparés d'avance. Un grand

nombre de mulets se trouva réuni au pied de la montagne, ainsi qu'une grande quantité de petites caisses destinées à contenir les cartouches d'infanterie et les munitions des pièces. Les unes et les autres, les forges de campagne, les affûts et les trains des caissons devaient être portés par les mulets. Le transport des pièces semblait devoir offrir de plus grandes difficultés. Mais on avait préparé d'avance un nombre suffisant de troncs d'arbres creusés de manière à les recevoir ainsi que les corps des caissons.

Ces dispositions, dirigées surtout par le général Gassendi, furent faites par l'artillerie avec tant d'intelligence et de célérité que la marche des troupes ne fut pas retardée. Les troupes elles-mêmes se piquèrent d'honneur et, pour ne pas laisser l'artillerie en arrière, la traînèrent à bras en montant. Cent hommes à la prolonge traînaient chaque bouche à feu ou caisson ; leurs camarades doublaient l'attelage dans les pas difficiles ; la musique accompagnait leur marche, et le pas de charge animait les soldats à redoubler

leurs efforts lorsqu'il le fallait. L'armée enleva son artillerie au sommet du Saint-Bernard, et la redescendit du côté de l'Italie avec des difficultés et des dangers encore plus grands, mais avec une adresse qui ne permit qu'un bien petit nombre d'accidents. L'enthousiasme était tel qu'une division aima mieux bivouaquer dans les neiges au sommet de la montagne que de se séparer de ses pièces, pour chercher un abri moins rude dans la plaine. 1,000 francs de récompense avaient été promis pour le passage de chaque pièce avec son caisson; mais la cupidité n'était pas ce qui avait guidé les efforts des soldats français; ils refusèrent l'argent.

Au sommet de la montagne, à l'hospice qui s'y trouve, toutes les troupes firent une halte en passant et y reçurent quelques rafraîchissements présentés par les religieux.

Plus pacifique et moins soucieux de la gloire, le touriste s'engage dans la vallée, profitant de la voie ferrée qui le conduira à Martigny en trois petites heures; temps bien court lorsqu'on voit pour la première fois ce

pays si pittoresque. Bex, Saint-Maurice et Martigny sont les seules villes que l'on y rencontre. — Bex appartient au canton de Vaud, avec le pays de la rive droite du Rhône jusqu'aux environs de Saint-Maurice. Cette ville n'a de bien curieux que ses salines qui fournissent plus de 40,000 quintaux de sel chaque année. — Saint-Maurice, l'ancienne Agaune (du grec *agon*, combat), nous arrêtera un peu plus longtemps et avec raison. La position de cette ville ne manque pas d'originalité. Deux montagnes élevées, la Dent de Morcles (2,974 m.) et la Dent du Midi (3,285 m.), semblent l'enfouir dans la vallée. Ses environs ne sont pas sans charmes; la ville elle-même, quoique petite, excite la curiosité du voyageur, qui se rappelle l'inébranlable fidélité des soldats martyrs et de leur héroïque chef.

L'abbaye et le trésor présentent un grand intérêt. Fondée avant 391 par l'évêque Théodore, cet abbaye est connu par la pénitence qu'y fit le roi Sigismond, afin de se punir de sa trop grande crédulité pour son épouse ;

crédulité qui le poussa, sur de simples soupçons, à faire périr son fils Chilpéric. Ses libéralités étaient prodigieuses : l'abbaye ne comptait pas moins de 500 moines. De nos jours, les chanoines réguliers de Saint-Augustin habitent le couvent, où ils tiennent un séminaire. Le trésor renferme des objets fort précieux : on y voit entre autres une épine de la sainte couronne, donnée par saint Louis ; la mître et la crosse d'Amédée VIII (Félix V) ; le reliquaire de saint Bernard de Menthon, renfermant un bras du saint ; les vases précieux offerts par Charlemagne, dont l'un avait été donné par Haroun-al-Raschid.

On remarque, dans les environs de Saint-Maurice, la chapelle de Notre-Dame du Scex, ermitage élevé de 200 mètres au-dessus du Rhône, dans le flanc de la Dent du Midi, et qui étonne par la hardiesse de sa construction : de loin, on ne peut soupçonner comment on peut y parvenir. — Non loin de là et au pied de la Dent du Midi, se trouve une *Grotte des Fées*, assez semblable à nos

grottes d'Osselle en Franche-Comté, mais plus riche en légendes. Une intéressante notice sur cette grotte se vend à Saint-Maurice, au profit d'un orphelinat placé sous la direction de M. le chanoine Gard.

Le lieu du martyr de Saint-Maurice et de sa légion se trouve à vingt minutes de la ville : une *Chapelle des Martyrs* en occupe l'emplacement. M. Joanne, dans son *Guide*, ne craint pas de dire que la légende de ce martyre est contestée.

Pour nous, le fait est inattaquable à tous les points de vue. Là, en 302, sous Maximien (1), plus de 6,000 soldats chrétiens qui composaient cette légion, levée à Thèbes en Egypte, souffrirent le martyre avec leur chef Maurice : ils avaient refusé de participer à un sacrifice ordonné pour obtenir de la divinité un heureux passage du mont Joux, et leur fidélité à la foi chrétienne fut punie par ce massacre, resté à jamais célèbre dans ces contrées et dans tout le monde catholique.

(1) Maximien allait du Rhin, où il contenait les barbares, vers l'Italie, afin d'y arrêter les ravages des Maures.

Lorsqu'on a quitté Saint-Maurice pour gagner Martigny, on laisse sur la droite une pittoresque cascade de 64 mètres, que l'on ose à peine nommer (Pissevache) puis on dépasse la belle vallée de Trient, et on se trouve bientôt au pied du col Saint-Bernard. Martigny, quelque temps la résidence des évêques du Valais, a eu sa large part dans les guerres de ce pays. On sait aussi que Napoléon y attendit que toute son armée fut engagée dans les montagnes, pour traverser ce col, qu'il a rendu célèbre. Un fait peut-être plus ignoré, c'est le passage de la tante du malheureux duc d'Enghien, la princesse Louise de Condé, que la révolution chassa encore plus loin. « Quel spectacle, dit à ce sujet un écrivain, que cette vie ballottée d'un bout de l'Europe à l'autre à la recherche d'un couvent, pendant que les princes de la même famille erraient à la recherche d'un trône!... Enfin elle vint s'enfermer au temple, sous le règne de Louis XVIII, et cette dernière étape ne donne-t-elle pas le mot de toute sa vie? Ange de la

prière, elle est bien plus l'ange de l'expiation (1). »

Au sortir de Martigny, où l'hospitalité est si généreusement exercée par les chanoines du couvent, on quitte la vallée du Rhône pour remonter la Dranse jusqu'à l'hospice. Il faut une journée pour ce trajet qui se fait en voiture jusqu'à Saint-Pierre, ou à mulet jusqu'au monastère. Le val d'Entremonts, que l'on traverse dans sa longueur, a une bonne route jusqu'au village de Saint-Pierre, et si elle n'offre aucun danger jusqu'à Orsière, on n'en pourrait pas dire autant de son prolongement jusqu'aux *Cantines*. Peu variée, cette gorge, par endroits fertile, n'offre de remarquable qu'un petit tunnel avant d'arriver à Saint-Branchier, et encore, dans chaque hameau, des granges en bois qui, élevées un peu au-dessus du sol humide, semblent montées sur des quilles. Avant d'atteindre Liddes, on côtoie un dangereux précipice, et comme l'heure du dîner approche, on se hâte d'atteindre ce village

(1) *Revue des questions historiques*, avril 1867.

pour s'y restaurer et s'y reposer un instant.

A Liddes, les voyageurs, surtout si la journée est belle, s'y trouvent déjà nombreux : quelques groupes se forment, et comme ce seront des hôtes de l'hospice, on commence à s'observer et à parler du monastère. Le groupe dont je faisais partie n'était pas considérable ; je n'avais que deux compagnons de voyage, un ami et un jeune Anglais. Un second groupe se composait d'une famille anglaise, à laquelle, s'il faut en croire notre jeune *interpreter*, nous n'avons pas inspiré beaucoup d'intérêt. Il y avait enfin un troisième groupe de deux personnes, un *Français* et une *Française*, qui ne nous ont point paru approuver beaucoup notre *maigre chère* (c'était un samedi). D'autres groupes *essaimaient* — comme dirait M. Dickens — dans une salle voisine, et, en partant, nous comprîmes que nous aurions au Saint-Bernard une société assez variée, peut-être même aussi différente d'opinion que de langage.

La journée avait commencé par un beau soleil, et nous n'avions souffert que d'un

peu de fatigue et du bruissement de la Dranse. Sur le soir, la pluie nous surprit, mais ce ne fut pas pour longtemps, et, depuis, nous n'eûmes rien à essuyer de malencontreux.

Après le bourg de Saint-Pierre, la végétation cesse ; de là jusqu'au sommet du col, nous n'avons découvert que quelques chétives pâquerettes, et, à notre grand chagrin, nous n'avons aperçu aucun *rhododendron*. Les *cantines* que l'on trouve en chemin n'arrêtent guère que les guides ; une d'elles, cependant, se souvient encore du passage de Bonaparte. A partir de là, on ne rencontre plus que la chapelle des morts, où l'on dépose les cadavres des voyageurs surpris par le froid ou les avalanches ; puis enfin quelques trous pleins de neige qui alimentent la Dranse. En somme, la route, sans être plus dangereuse, devient monotone, et l'on finirait par trouver le temps un peu long si, vers la fin du jour, l'hospice n'apparaissait.

IV

L'hospice du Grand-Saint-Bernard.

« L'hospice du Saint-Bernard, dit M. Joanne, l'habitation la plus élevée des Alpes (2,620 m.), fut fondée en 962 par Bernard de Menthon.... Quelques écrivains attribuent la fondation de cet utile établissement à Louis le Débonnaire, et d'autres à Charlemagne. Il est habité toute l'année par dix ou douze religieux de l'ordre de Saint-Augustin, dont les fonctions consistent à loger et à nourrir gratuitement toutes les personnes qui traversent ce passage fréquenté ; ils doivent, de plus, pendant les sept

ou huit mois les plus dangereux de l'année, parcourir journellement les chemins — le 17 décembre 1825, le frère Victor a été enlevé par une avalanche, et en 1845, le P. Franz Cart, de Sallanges, a eu le même sort — accompagnés de domestiques appelés *marronniers* et de gros chiens dressés à cet effet, porter aux voyageurs qui sont en danger les secours dont ils ont besoin, les sauver et les garder dans l'hospice jusqu'à leur rétablissement, le tout sans leur demander aucune rétribution. Mais les voyageurs aisés trouveront dans l'église un tronc destiné à recevoir leurs offrandes. »

A ces détails, nous en ajoutons quelques autres, principalement sur l'origine de cet hospice (1).

De tout temps, ce passage a été très fréquenté pour aller d'Italie en Valais et réciproquement. S'il faut en croire Polybe, Annibal l'aurait traversé, et bien péniblement. César, disent quelques auteurs, l'aurait passé

(1) Ce qui suit est tiré d'une *Vie de saint Bernard de Menthon*.

après en avoir conquis les abords. En 773, Charlemagne, dans sa première expédition d'Italie, divisa son armée à Genève, en envoya une partie par le mont Joux (Saint-Bernard), et se dirigea avec l'autre vers le mont Cenis. En 1076, l'empereur d'Allemagne, le trop fameux Henri IV, franchit le col du Saint-Bernard en allant à Canossa, et, comme on peut le lire dans la *Vie de saint Grégoire VII*, de Voigt, ce passage ne se fit pas sans danger. En 1476, pendant que Charles le Téméraire se faisait battre par les Suisses, 4,000 Italiens, envoyés par le duc de Milan au duc de Bourgogne, traversèrent la même montagne dont les Valaisans voulurent leur fermer les sentiers. Enfin, en 1800, le premier consul effectua, avec 40,000 hommes, ce célèbre passage.

C'est assurément bien assez pour pouvoir affirmer que ce col est de tous ceux des Alpes-Pennines celui qui a été, de temps immémorial, le plus fréquenté ; la chose s'explique d'elle-même. En effet, Jules César et après lui Auguste, maîtres de ce col praticable, y

avaient élevé un temple à Jupiter Pennin et bâti un refuge *(mansio)*. La montagne fut appelée depuis mont Joux *(Jovis)*. Plus tard, lorsque les empereurs eux-mêmes eurent embrassé le christianisme, la maison de refuge fut convertie en un hospice entretenu aux frais de l'État. Des hospices semblables furent élevés en plusieurs endroits de la vallée, et l'administration de ces maisons confiée à des ecclésiastiques. Malheureusement survinrent alors les luttes entre les Carlovingiens, au sujet de la possession de l'Italie ; luttes bien funestes, puisque l'ambition de quelques princes poussa ceux-ci à abandonner à des gens sans aveu, Hongrois et même Sarrasins, les défilés de ces montagnes : ce lieu devint bientôt le repaire de nombreux brigands et, si l'on en croit une tradition des plus respectables, l'asile des sorciers qui rendaient ce passage impraticable.

Ce n'était pas trop d'un saint pour faire cesser un tel état de choses. Bernard de Menthon (Savoie), archidiacre d'Aoste, après une jeu-

nesse édifiante, se décida, non toutefois sans y avoir mûrement réfléchi, à faire disparaître ce foyer de crimes et de scandales; et ce projet, inspiré par sa foi, fut couronné du plus grand succès : le sanctuaire du crime fut renversé, et les profanateurs ne purent résister au zèle du saint.

A treize lieues de là dans les Alpes-Grées, un col était aussi infesté par l'erreur. Bernard de Menthon en chassa encore un sorcier, comme il l'avait fait sur le mont Joux, et bientôt, dans ce dernier passage comme dans le premier, s'élevèrent des hospices auxquels est demeuré attaché le nom de saint Bernard (1). Ecoutons à ce sujet saint François de Sales :

« Aller sur les advenues des chemins pour semondre (les voyageurs) comme faisoit Abraham, c'est un degré (de perfection) plus haut; et encore plus de se loger ès lieux périlleux pour retirer, aider et servir les passants, en

(1) L'hospice est gardé, dans les deux passages, par des chanoines réguliers de Saint-Augustin, affiliés à la congrégation de Saint-Jean-de-Latran. — Nous leur donnerons, comme c'est la coutume, le nom de religieux du Saint-Bernard.

quoi excelle ce grand saint Bernard de Menthon, lequel, étant issu d'une maison fort illustre, habita plusieurs années entre les jougs et cimes des Alpes, y assembla plusieurs compagnons pour attendre, loger, secourir, délivrer des dangers de la tourmente les voyageurs et passants, qui souvent seroient morts entre les orages et les froideurs, sans les hôpitaux que cet ami de Dieu establit et fonda ès deux monts qui pour cela sont appelés de son nom : grand Saint-Bernard du diocèse de Sion, et petit Saint-Bernard en celui de Tarentaise. » (*Théotime*, livre II, ch. 9.)

Après un témoignage aussi formel, il ne reste plus qu'à rappeler l'approbation que le pape Jean XVIII donna de ces fondations en les prenant directement sous sa protection, approbation que vient encore confirmer le nom de saint qu'on donnait déjà partout à Bernard, et que l'Église ratifia solennellement quelques années après (en 1123, et plus tard, sous Alexandre III). Il serait trop long de citer les miracles qui sont venus s'ajouter à tous ces

glorieux témoignages ; disons seulement qu'en 1857, la commune d'Etroubles (près d'Aoste), dut à la protection de saint Bernard d'être débarrassée d'une nuée de sauterelles malfaisantes (1).

Est-il bien étonnant, après tous ces témoignages, qu'on lise dans la *Vie de saint Bernard :* « Au XII^e^ et au XIII^e^ siècle, le nom de saint Bernard et l'hospice du Mont-Joux étaient devenus célèbres dans toutes les contrées de l'Europe. De nombreuses dépendances, cédées libéralement et en divers endroits aux chanoines hospitaliers, témoignèrent le bon vouloir de tous envers un établissement qui trouva dans ces ressources son point de plus haute prospérité. » Et plus loin : « La vue d'un pareil établissement sur une si haute montagne et l'ingénieuse charité du fondateur causèrent une si vive émotion sur l'esprit du noble étranger (gentilhomme anglais du nom de Richelinus) qu'il fit à l'instant cession au monastère-hôpital du châ-

(1) Jusqu'ici on n'a encore pu assigner aucune cause naturelle d'une destruction si soudaine. (*L'indépendance d'Aoste* du 11 septembre 1857.)

teau Cornut avec ses dépendances, qu'il possédait à Londres. » Enfin, pour ne parler que de donations que la France fit à l'hospice, l'histoire nous apprend que le Pape lui confirma la possession de quatre-vingts bénéfices. La Franche-Comté eut le sien à Salins. « C'était, dit Rousset dans son *Dictionnaire géographique*, un hôpital desservi (dans le Bourg-Dessous) par des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, sous la direction d'un recteur intitulé par le prévôt du Grand-Saint-Bernard. » Cette donation subit dans la suite quelques modifications, mais elle ne fut supprimée qu'en 1792.

Aujourd'hui, faut-il le dire, le monastère est pauvre, et cependant il subsiste comme par le passé. Les donations de l'Angleterre ont disparu pendant le règne d'Henri VIII. Celles de la France ont été perdues pendant la Révolution, et les biens que le monastère possédait en Valais ont servi, après la guerre du *Sonderbund*, à payer les dettes cantonnales. Aujourd'hui, les faibles sub-

ventions de la France, de l'Italie et de la Suisse, jointes aux aumônes des voyageurs, entretiennent cet hospice, où nous allons enfin entrer.

V

Une soirée au Saint-Bernard.

La première chose qui frappe à la vue de l'hospice, c'est la solidité de sa construction. Établi de manière à résister aux avalanches qui se détachent des sommets dominant le passage, le bâtiment principal n'a rien à l'extérieur de bien remarquable; mais quand on en a franchi le seuil, l'impression défavorable que l'on éprouve à l'aspect de ces murs épais et de ces corridors sombres, disparaît bientôt à l'apparition de l'*hôtelier*, dont l'affabilité prévient tout d'abord en faveur des habitants de l'hospice.

A peine arrivés, nous nous mîmes à visiter le couvent et ses alentours. A l'intérieur, l'église, la bibliothèque et le salon en sont les pièces principales. Petite, mais bien ornée, l'église renferme une assez grande quantité de reliques de saint Bernard et quelques tableaux estimés; on voit aussi, vers la porte d'entrée, un monument élevé par Napoléon Ier à la mémoire du général Desaix, mort, comme on le sait, à Marengo. La bibliothèque est très convenable et surtout très fréquentée. — A côté de l'hospice se trouve un bâtiment neuf qui sert de dépôt pour les marchandises, et une morgue où l'on dépose les cadavres trouvés dans la montagne; puis, sur la route d'Italie, un petit lac qu'on ne s'attend pas à trouver si haut; la route d'Aoste le côtoie jusqu'à ce qu'elle se perde dans la vallée de Saint-Remy. Les environs parcourus, la nuit et une bise forte et très froide nous ramenèrent au couvent; c'était l'heure du repas.

La plus belle salle de l'hospice est, sans contredit, le salon, vaste pièce ornée avec goût et mieux éclairée que le reste de la

maison. Une longue table faisant l'équerre en occupe une partie ; dans l'autre se trouve un piano, donné, dit-on, par un touriste ; c'est dans cette salle que nous avons passé agréablement la soirée du 25 août.

Quelques groupes de voyageurs s'étaient déjà trouvés réunis, et chacun fit honneur au repas maigre qu'on nous servit : c'était bien naturel, car il était des plus appétissants ; nous nous croyions dans un des meilleurs hôtels de la Suisse. La conversation languit un peu pendant le dîner ; mais lorsque l'hôte nous eut engagés à nous réunir autour du foyer (bien qu'on fût au mois d'août), la première *glace* se fondit, et la conversation commençait à s'animer quand une douzaine de voyageurs vinrent à l'improviste prendre les places que nous venions de quitter.

Lorsque ces *tard-venus* eurent quitté la table pour venir agrandir le cercle que nous formions autour du foyer, le personnel *flottant* de la salle des étrangers se trouva au complet. Nous avions déjà reconnu les groupes que nous avions rencontrés à Liddes ; mais cette

fois, les visages étaient un peu déridés, et, pour parler à la manière d'un certain écrivain, le fluide sympathique semblait vouloir se mettre quelque peu en campagne.

La société, cependant, était bien diversement composée : Parisiens élégants et riches Provençaux, Anglais de Londres et de Birmingham, Américains même, et nous modestes Franc-Comtois, c'était là tout le personnel. — Il est inutile de répéter que nous différions encore plus d'idées que de langage ; néanmoins la bonté et la grâce parfaite de notre hôte avaient déjà donné un certain entrain. Nous-mêmes, grâce à notre jeune Anglais qui ne tarissait pas avec ses compatriotes, nous eûmes l'avantage de lier conversation avec plusieurs voyageurs.

Mais, se demandait-on, aurions-nous quelque peu de musique? Déjà, pendant le repas des *tard-venus*, le piano avait été ouvert, et la modestie de quelques touristes avait découragé le jeune religieux, dont les offres n'avaient pas été acceptées ; les visages commençaient même à s'assombrir, quand une dame de Paris, de

la dernière caravane, avec une bonne volonté dont chacun lui sut gré, se mit au piano et y chanta aux applaudissements de tout le monde, le Noël d'Adam et quelques autres morceaux appropriés à la circonstance. Nous n'étions pas encore revenus de cette agréable surprise qu'on servit un thé chinois des plus succulents ; et quand le carillon de l'hospice eut annoncé l'approche du dimanche, quelques voyageurs allèrent se promener et rêver à un beau clair de lune, pendant que d'autres, plus fatigués, se dirigeaient vers leurs chambres, se demandant sans doute si jamais ils avaient passé une soirée plus agréable.

Oui, il faut l'avouer, nous ne nous attendions pas nous-mêmes à cette charmante soirée, et nous n'avons pas été les seuls. Le petit groupe que nous avons égayé à nos dépens à Liddes, ce *voyageur* et cette *voyageuse*, n'était pas aussi caustique ; et lorsque le lendemain, avant de quitter l'hospice, l'un et l'autre voulurent serrer la main du bon hôte qui nous avait fait passer à tous des heures si agréables, une émotion visible

se trahissait sur leur visage. Je pensais alors à ce mot d'un savant converti (1) : « On a beaucoup obtenu, dit-il, pour réunir les esprits quand on a rapproché les cœurs. »

Après une soirée comme celle-là, on comprend qu'il en coûte de quitter le Saint-Bernard, et nous n'étonnerons personne en disant que l'hôte a semblé nous adresser du regard un léger reproche quand, après la messe et après avoir visité plus en détail la maison, voire même le chenil des robustes chiens de la montagne, nous avons dû nous éloigner, de bonne heure encore, mais bien à regret, de l'hospice. Ce qui nous reste à dire, ce n'est pas la suite de nos excursions, cela dépasserait les bornes que nous nous sommes prescrites; permettons-nous une petite digression.

(1) Droz, *Pensées sur le christianisme.*

VI

La petite Dorrit et l'oiseau du bon Dieu.

« L'homme, dit quelque part Donoso Cortès, est, par sa nature, religieux, intelligent et libre. Quand ces trois caractères se développent harmonieusement en lui, l'homme atteint son plus haut degré de perfection et de bonheur. Quand ces trois éléments ne se développent pas harmonieusement en lui, une perturbation fébrile l'afflige, et un mal-être indéfinissable le tourmente. »

Oui, pour que l'homme soit heureux dès ici-bas, il faut que ses facultés soient *harmo-*

nisées en lui : il faut qu'il ait toute sa liberté (je ne dis pas l'indépendance); il faut de plus que son esprit et son cœur, sans être étouffés, soient dirigés vers le vrai et le bien. C'est à ces conditions seulement qu'il pourra vivre en paix, c'est-à-dire vivre heureux. Mais l'homme souffre : qui ne le sait pas ? Les souffrances sont même parfois bien vives, et cependant il est peu d'âmes qui songent à les soulager. Bien au contraire, n'y a-t-il pas trop de ces malheureux qui, au lieu de chercher à améliorer la situation morale des masses, ne songent trop souvent qu'à raviver leurs blessures? « Eugène Sue, dit M. Nettement, irrita les plaies des classes populaires, et rendit leurs souffrances plus intolérables, en faisant luire devant leurs regards les horizons fuyants d'une irréalisable utopie. »

Et de nos jours encore, cette dernière blessure que M. Victor Hugo vient de faire à ses semblables en tourmentant des plaies douloureuses que le christianisme seul peut guérir, ses *Travailleurs de la mer*, ainsi que nombre d'autres écrits moins connus, ne sont-ils pas de

nature à troubler l'harmonie dont il était question tout à l'heure, en poussant les masses à l'indépendance, à la jouissance et à l'erreur, au lieu de les guider, quand elles en auraient si besoin?

Comme le disait naguère une voix plus autorisée que la mienne, l'art est une puissance et une puissance dangereuse, et nulle part mieux qu'en France on n'est à même d'en juger. Le vent est au roman : nous avons des romans politiques, philosophiques, sociaux, scientifiques, religieux, etc.... Le roman aujourd'hui est métamorphosé en une chaire où toutes les causes et tous les systèmes trouvent des interprètes et des avocats (1). Mais le mauvais roman est si connu en comparaison du roman honnête, qu'on serait tenté de prendre pour une utopie ces mots de la Bruyère : « Il semble, dit-il, que le roman et la comédie pourraient être aussi utiles qu'ils sont nuisibles. » Malheureusement la France a donné le branle à ce mouvement dangereux ; et un auteur anglais n'a-t-il pas eu raison de dire, dans un roman où le mal est combattu avec

(1) *Annuaire contemporain*, 1866, art. Roman.

autant de prudence que d'énergie, « que le poison *qui vient de France est de tous le plus à craindre?* »

La source du mal a été indiquée si énergiquement dans la chaire de Notre-Dame, qu'il est presque inutile de la signaler ici. L'art qui fait jouir, qui donne des émotions, du plaisir, le réalisme en un mot, voilà l'écueil du jour, et il est bien triste pour la France que l'Angleterre lui donne sous ce rapport plus d'une leçon. Sous une apparence réaliste, ses romanciers savent cacher un idéal, et, selon le précepte d'Horace, mêler l'utile à l'agréable, *utile dulci*. Je ne citerai que deux noms, lady Georgiana Fullerton et Charles Dickens. Je commence par l'écrivain catholique pour parler plus au long du second, parce qu'il a plus de rapport avec le Saint-Bernard, auquel nous allons revenir.

L'Oiseau du bon Dieu de lady Fullerton est un roman chrétien dont l'héroïne résiste à de grandes douleurs par le fécond labeur du sacrifice et de la résignation. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un roman fade et vulgaire,

non, et ceux qui l'ont lu nous comprendront ; c'est le récit des douleurs d'une âme vive et passionnée, qui se brise contre d'inévitables écueils, et qui, meurtrie, broyée, survit à son malheur par la générosité d'un sacrifice et la protection d'une mère qui n'est plus, mais qui veille encore sur elle. Que ce dénouement est différent de celui de tant de romans qui n'apprennent à ceux qui les lisent qu'une faiblesse et un scandale de plus !

La Petite Dorrit de M. Dickens, ce romancier caricaturiste dont la réputation est si bien méritée, *la Petite Dorrit* est un roman d'un tout autre genre. L'héroïne est ce qu'il y a de plus doux, de plus pur, de plus angélique, au milieu d'une société de dissipateurs, d'artistes sans foi, de parents ruinés, enrichis et ruinés encore, et enfin de braves gens dont elle finit par faire le bonheur. Non, ce n'est pas un type vulgaire que la petite Dorrit, c'est un ange dont on peut dire avec Corneille :

Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.

Chrétienne, oui, et dans le sens de Corneille ;

et un idéal aussi pur doit avoir été conçu par un cœur où habite la charité chrétienne. Dans un temps où l'Angleterre est si profondément remuée par les idées catholiques, ne faut-il pas espérer que les préjugés qui séparent de nous les anglicans tomberont bientôt pour rendre à l'Angleterre son ancien nom d'Ile des saints?

J'ai dit que des préjugés nous séparent encore, et ces préjugés, je les retrouve dans ce roman, à un certain chapitre où il est question du Saint-Bernard. L'impartialité avec laquelle M. Dickens vient d'être jugé m'autorisera bien à relever quelques phrases où la vérité est singulièrement méconnue : c'est là d'ailleurs, et pour le dire en passant, la principale raison qu m'a déterminé à publier ces notes de voyage.

VII

Un chapitre de la petite Dorrit.

Tout d'abord, il est bon d'établir que les lazzi lancés çà et là dans ce chapitre viennent moins de l'auteur que des personnages qu'il met en scène ; encore ne sont-ce point ces types de prédilection qu'il fait parler, mais un chevalier d'industrie, un artiste dissipateur, un vieillard à qui la *prison pour dettes* fait voir des prisons partout. Cependant, en faisant, comme on dit, la part des choses, il est difficile de croire que ces préjugés n'aient pas quelque peu *déteint* sur son esprit. Quoi qu'il

en soit, ils ont quelque chose de trop révoltant pour ne pas les examiner ici brièvement.

C'est un voyage qui donne à M. Dickens l'occasion de dire ce qu'il pense du Saint-Bernard. Plus habile que nous, il traverse le Valais à la hâte par un jour de vendange; et au milieu d'une description *sui generis*, il ne trouve rien de plus propre à attirer l'attention que le crétin valaisan « qui chauffe au soleil son énorme goître, tout en mangeant du raisin. » Puis, arrivé à l'hospice, ce sont des nuages et des nuages encore, ce qui intéresse bien moins un Français qu'un habitué des brouillards de Londres. Le dîner est servi, l'hôte est parfait : rien de plus poli, rien de plus distingué; malheureusement les gais touristes se mettent en campagne, et, tout en faisant honneur au dîner, ils lancent quelques pointes acérées aux *chiens de convention* du Saint-Bernard, qui n'existent qu'en gravures ou dans les livres; aux religieux dont le vêtement les met en verve et dont la vie, disent-ils, « se passe doucement à vivoter à l'aise dans un ex-

cellent réfectoire ; » à la coutume enfin de ne pas présenter la note aux visiteurs, « laissant à leur conscience le soin de faire l'addition. » Et pour terminer toutes ces sottises, on veut bien remarquer que les moines qui vivent là-haut sont tous jeunes et se résignent à cette vie qu'ils subissent sous la dure loi de la nécessité !

> Et je *serais* le seul qui ne *pourrais* rien dire;
> On sera ridicule, et je n'oserai rire !

On a vu si le Valais n'était qu'un pays de crétins et de goîtreux, et je ne m'arrêterai pas davantage sur ce premier chef. Pour ce qui est des chiens, il est probable que le joyeux touriste n'a pas même lu son *Guide Joanne*, qui lui aurait appris que ces chiens sont bons à quelque chose : il ne s'attendait assurément pas à trouver des chiens choyés et admis à la table du maître comme le cheval de Caligula. — La petite bande blanche ou le *rochet* que porte continuellement les religieux, ressemble assez, dit-il, à des bretelles : mais de quel droit un grave habitant

de Londres y trouverait-il ridicule ce rochet au sens mystique, quand surtout, de l'autre côté de la Manche, on attache tant de prix à cet ordre d'une origine si *douteuse*, la Jarretière ? — Où ensuite a-t-on vu les religieux vivoter à l'aise dans un excellent réfectoire, quand l'hôte seul tient compagnie aux visiteurs et que souvent sa charge devient par moments la plus fatiguante de la maison ? — Il n'y a que de jeunes religieux au couvent : c'est vrai ; et quand ils y ont passé quatorze ou quinze ans, et c'est peut-être beaucoup pour l'âpreté du climat, on les envoie dans la vallée où ils exercent les fonctions pastorales. — Enfin, ils ne sont pas libres : c'est encore vrai, si l'on veut dire qu'ils ne vivent pas à leur guise ; mais il ne faut avoir aucune idée de la vie commune ou religieuse pour dire que l'on perd sa liberté en vivant sous une règle. L'indépendance, qui sourit tant aux hommes qui ne savent pas se conduire, est ce qui plaît le moins au religieux, au prêtre séculier, à tout chrétien même, qui n'enchaînent tous leur

liberté que parce qu'ils n'oublient pas ce mot du texte sacré : « La vérité vous rendra libres : *Et veritas liberabit vos.* »

Ai-je atteint mon but? Ai-je fait voir sous son véritable jour cette institution charitable qui veille dans les gorges des Alpes sur les existences menacées qui les traversent (1)?

(1) On lit dans le *Moniteur du soir* du 30 octobre 1867 : « UN SAUVETAGE EN SUISSE. Un touriste venait d'Aoste avec une dame et ses guides. Ces derniers avaient cru pouvoir arriver avant la nuit à l'hospice du Saint-Bernard. Mais un orage épouvantable éclata soudain, et les voyageurs se trouvèrent ensevelis dans une nuit profonde à quelques pas d'un précipice.

» La dame, effrayée par les coups de tonnerre qui retentissaient avec fracas, fut saisie de vertige et roula dans le gouffre. Les guides coururent à l'hospice demander des secours. Trois religieux s'empressèrent de les suivre avec un de ses excellents chiens dont l'instinct est si précieux en pareille circonstance. A peine était-on arrivé au lieu de l'accident que l'intelligent anima se précipita dans le ravin où gisait la pauvre femme, et ne tarda pas à la découvrir.

» Guidés par les hurlements du chien, les Pères et les guides

Cette impression douce, mais salutaire, que j'ai ressentie moi-même, l'ai-je fait partager à mes lecteurs? « Le chrétien, a dit Ozanam, doit recevoir l'inspiration qui lui est venue, la nourrir de son travail, l'environner de ses soins et la produire au dehors, en sorte qu'elle soit respectable et aimable devant les hommes. » Je n'ose espérer d'avoir réussi à inspirer ce que j'ai ressenti au Saint-Bernard; mais mon excuse est toute prête, et je ne puis mieux la formuler qu'en disant avec un Père de l'Eglise : « Quand tous mes efforts sont restés au-dessous de ce que j'ai conçu, je m'afflige de sentir que ma langue n'a pu suffire à mon cœur. »

Non, dirai-je en finissant, le voyage du Saint-Bernard ne fait pas sur l'âme l'impression que voudrait en laisser M. Dickens.

descendirent à grand'peine et transportèrent la dame blessée jusqu'au couvent, après avoir fait des efforts inouïs pour remonter les parois du rocher. Les blessures de la dame sont très graves, mais on espère pouvoir la sauver. » — Les faits de ce genre abondent; nous n'avons cité que celui-là, parce qu'il est d'une date toute récente et qu'il a reçu une notoriété incontestable, qui prouve les services rendus par les chiens du Saint-Bernard, appelés pas M. Dickens *chiens de convention*.

Tout autres sont les sentiments qu'on y éprouve, et, loin de ressembler aux compagnons de voyage de la petite Dorrit, celui qui s'y rend sans préjugés comme sans esprit de dénigrement, y rencontre, je ne dirai pas des héros, ce nom ne leur conviendrait pas, mais des prêtres charitables qui, sur ces cimes dangereuses, font le bien à leur manière. Croirait-on qu'une riche Anglaise, quelques jours avant mon passage, venait de quitter l'hospice pour la cinquième fois en deux ans, Des voyages réitérés avaient d'abord étonné les religieux ; mais ils comprirent bientôt que, sans s'en douter, ils avaient gagné une âme à Dieu, et ils surent comment le Saint-Bernard avait été pour la néophyte le principe d'une sincère conversion.

Nous pourrions encore citer, mais cela suffit pour notre thèse ou plutôt pour la vérité. Au Saint-Bernard on ne se convertit pas comme saint Paul sur le chemin de Damas, mais on est doucement attiré vers le bien ; et les indifférents comme les bons croyants peuvent, nous osons l'affirmer, s'appliquer

au sortir de cette maison ce vers d'un touriste, qu'on lit sur les registres de ce saint monastère :

On le quitte à regret, et meilleur on en part.

VIII

Quelques mots sur l'hospice du mont Saint-Bernard.

Nous compléterons cet aperçu par les lignes suivantes, écrites en 1833, et qui donneront une idée de ce qu'était le couvent à cette époque.

L'hospice du Grand-Saint-Bernard est l'habitation la plus élevée de l'Europe : il est situé à 8,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans un désert de neige, dont l'aspect fait frémir. L'œil, ébloui par l'éclat de ces immenses glaciers, cherche en vain quelques traces de végétation, et c'est tout

au plus si le jardin du couvent peut produire quelques choux. Il y règne presque un hiver perpétuel. Le thermomètre, dans la saison la plus rigoureuse, est constamment de 22 à 24 degrés au-dessus de zéro; et dans l'été, il y gèle presque tous les matins. Le couvent est cependant bien approvisionnné en vivres et objets d'habillement, que les pieux religieux distribuent charitablement aux pauvres voyageurs,

Il passe annuellement 9,000 personnes par le mont Saint-Bernard, malgré les rigueurs et les difficultés de la route. Elles sont toutes reçues dans le couvent, et reconduites par les religieux et par les domestiques du couvent, après avoir été pourvues des choses indispensables à la continuation de leur voyage. Indépendamment de tous ces soins, les religieux parcourent la montagne en tous sens, surtout dans les temps de tempête, pour chercher les voyageurs égarés. Ils se font suivre par des chiens appelés *marrons*, dont l'instinct est admirable pour trouver la trace des voyageurs. Malgré cette sollicitude au-

dessus de tout éloge, il ne se passe pas d'années qu'on ne trouve plusieurs malheureux morts de froid sous les avalanches ; ils sont alors recueillis, enveloppés dans un drap et exposés sur une table de pierre dans le sanctuaire des morts, où ils restent jusqu'à ce qu'un autre vienne les remplacer. Ils sont alors placés le long d'une muraille, où ils se conservent fort longtemps. La rigueur du climat les maintient quelquefois pendant des années entières, sans la moindre altération, conservant leur couleur naturelle au point d'être reconnus par leurs amis au bout de ce long espace de temps. Près du sanctuaire des morts est situé une espèce de cimetière, qui recueille les ossements des victimes lorsqu'ils sont devenus trop nombreux ; car il est impossible de les enterrer, parce qu'à une grande distance autour du couvent le sol ne se compose que de massifs de rochers d'une dureté extraordinaire. — L'église du couvent renferme un monument érigé à la gloire du général Desaix par le premier consul Bonaparte. Le général est représenté en marbre

d'un très beau travail, dans la position où il était en mourant, c'est-à-dire blessé et tombant de cheval dans les bras de son aide-de-camp Lebrun. Bonaparte avait ordonné de le faire embaumer et de l'inhumer sur le plus haut sommet des Alpes. Sa statue existe également en marbre sur l'escalier du couvent, et vis-à-vis de la statue, la république du Valais à fait ériger une table de marbre noir sur laquelle est gravée en caractères d'or le récit mémorable du passage de l'armée française. Depuis quelque temps, le couvent du mont Saint-Bernard a été restauré au moyen d'une collecte faite dans toute l'Europe.

IX

Les chiens du mont Saint-Bernard.

Aux intéressantes notes de voyages qu'on vient de lire, nous croyons devoir ajouter les belles pages que l'auteur *des Animaux historiques* a consacrées aux chiens du mont Saint-Bernard, à ces chiens si célèbres et qui sont pour les religieux de ce monastère des auxiliaires aussi puissants qu'intelligents.

« Entre le Valais et le val d'Aoste, entre la Suisse et l'Italie, s'élève un sommet terrible, à 7750 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée.

Éternelle patrie des glaces et des neiges, si quelquefois la cime sauvage se dépouille de sa blanche enveloppe, ce n'est point pour se couvrir de verdure et pour s'émailler de fleurs, c'est pour laisser voir des masses de rochers arides et nus.

La végétation, si vigoureuse au pied du mont, sur le versant italien, s'épuise et meurt bien longtemps avant d'atteindre la crête. Là, croissent seulement, sous les rares abris qu'offrent des saillies de rochers, quelques touffes de gazon que dominent à peine quelques plantes herbacées.

Au milieu même de l'été, d'épouvantables ouragans, balayant la neige qui couvre le sol, et les mêlant à celles que versent les nuages, bouleversent et obscurcissent sans cesse les airs de leurs tourbillons.

Un petit lac, dont le bassin s'ouvre vers le haut de la montagne, au lieu de répandre la vie et le mouvement dans ces lieux désolés, ajoute encore à leur tristesse. Ses eaux, presque perpétuellement gelées, n'offrent que la blancheur terne de la glace, ou, si parfois

le dégel les vient ranimer, elles prennent alors des teintes noires, profondes, qui leur donnent un caractère plus lugubre.

Un torrent, le Valtorcy, qui tombe dans le Valais en se creusant d'affreux précipices, trouble seul le silence funèbre de la montagne. La vie animale en est absente comme la vie végétale, et les perdrix blanches elles-mêmes n'aventurent pas à cette hauteur leur course et leur vol.

Deux villages, sis à mi-côte, Saint-Rémy, sur le versant italien, Saint-Pierre, sur le versant suisse, marquent les point où commence ce désert tout sibérien.

C'est cependant à travers cette effrayante contrée, où tout secours manque à l'homme, et où de redoutables dangers viennent l'assaillir, que se dirige une des deux seules routes qui unissent l'Italie à la Suisse.

Le passage est si périlleux, que les anciens eux-mêmes avaient reconnu le besoin de se placer sous la protection de la divinité avant d'entreprendre le voyage. Un temple, consacré à Jupiter, avait été élevé au sommet du mont,

et les voyageurs y déposaient des offrandes pour se rendre le dieu propice. Des pierres, des autels votifs et des inscriptions attestent encore que l'aspect menaçant de la montagne éveillait fortement la dévotion païenne.

Le sentiment religieux chrétien devait s'y manifester d'une manière plus noble. La pensée d'un hospice était bien vaguement renfermée peut-être dans la construction d'un temple et d'une maison de prêtres destinés à le desservir; mais elle ne fut développée qu'après l'établissement du christianisme, et ce ne fut même que vers le milieu du x^e^ siècle que le Savoyard saint Bernard de Menthon eut la gloire de lui donner une entière exécution.

Ce héros de l'humanité, que ses succès apostoliques dans les montagnes de l'Helvétie avaient rendu populaire, fonda une confrérie de religieux, dont le mont redoutable serait la seule patrie, et dont la vie devait être exclusivement consacrée à secourir les voyageurs, à les disputer au froid, aux tempêtes, aux avalanches. La généreuse milice fut bientôt

formée, bientôt à l'œuvre, et, depuis tout à l'heure neuf siècles, elle se recrute et transmet sa mission d'âge en âge, sans que jamais une place demeure vide dans ses rangs.

On ne saurait rendre trop d'hommages à la piété profonde, à l'ardente charité de ces disciples de saint Bernard; car toutes les douleurs, toutes les fatigues du corps et les impressions morales les plus tristes et les plus pénibles les attendent dans l'accomplissement de leur tâche. Jamais leurs yeux ne se reposent que sur une nature morte et désolée, que sur les misères et les souffrances de l'humanité; jamais les doux moments que donnent un beau ciel, une tiède température, une riante et heureuse contrée, que donnent les arts et l'industrie de l'homme, n'arrivent pour eux; jamais les joies de la vie, jamais le repos, jamais le calme!

Pendant que les uns remplissent à l'hospice tous les soins d'une domesticité volontaire, les autres s'élancent en enfants perdus au milieu des tempêtes et des frimas, interrogeant les neiges, écoutant les moindres sons, et se

précipitant à travers tous les périls au premier indice, au premier signal de détresse.

Si leur énergie de dévouement s'exalte dans une pareille lutte contre les éléments, leur force physique s'épuise bientôt, leur santé s'altère, et une vieillesse anticipée les oblige de quitter leur belle œuvre. Rarement voit-on des cheveux blancs sur le front des religieux du mont Saint-Bernard : la jeunesse seule peut résister au séjour de l'hospice.

Mais, en sortant de la milice la plus active, les moines invalides ne vont pas trouver le repos; ils font d'abord un service moins pénible dans des postes placés moins haut sur la montagne, puis ils vont parcourir, en quêtant, les villes et les campagnes de l'Italie et de la Suisse; car, après avoir été riche, l'hospice ne possède plus que quelques minces revenus, et les moines, pour exercer leur sainte hospitalité, sont obligés de recourir à la charité publique.

Les religieux du mont Saint-Bernard ont pour compagnons de leurs héroïques travaux

de puissants auxiliaires, qui s'associent à eux avec une intelligence merveilleuse, et qui partagent aussi leur honorable célébrité : *ce sont les chiens dits du mont Saint-Bernard.* Les chiens de cette noble famille, que l'on ne trouve guère ailleurs que sur les chaînes alpines du Valais, dans la contrée des neiges, sont d'une grandeur extraordinaire; leurs membres, parfaitement proportionnés et taillés avec une vigueur peu commune, se couvrent d'un long poil rude; leurs larges pattes paraissent avoir été disposées de manière à n'enfoncer que difficilement dans la neige ; leur physionomie est fière et sauvage, leur démarche imposante; tout leur ensemble enfin est plein de force et de dignité ; et lorsqu'on les rencontre dans les solitudes glacées de la montagne, ils semblent en parfaite harmonie avec l'aspect grandiose des lieux.

Mais la beauté morale et intellectuelle de ces magnifiques animaux est supérieure encore à leur beauté physique. On ne saurait croire avec qu'elle étonnante sagacité ils comprennent la mission qu'on leur donne, avec quel zèle ils

Le chien du mont Saint-Bernard découvrant un voyageur enseveli sous la neige.

aident le dévouement des moines, avec quelle sympathie profonde ils partagent leurs généreux sentiments.

Il n'est qu'une épithète, celle dont l'homme doit le plus s'enorgueillir, qui puisse peindre les chiens du mont Saint-Bernard : ils sont charitables comme les religieux.

Dès les premières heures du jour, et après avoir été munis d'un panier où l'on renferme du vin et du pain, ils quittent l'hospice et vont explorer les abords de la montagne, pour voir si de malheureux voyageurs ne se sont pas égarés pendant la nuit. Ils tiennent tous leurs sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, éveillés, attentifs; ils promènent leurs regards sur la blanche surface du mont, et si quelque accident de couleur, si quelque mouvement de neige les frappe, ils courent aussitôt les reconnaître ; si un murmure plaintif s'élevait dans l'espace, leur voix répondrait aussitôt pour annoncer une prochaine délivrance, et ils s'élanceraient dans la direction du son; le nez élevé au vent, ils recueillent toutes les émanations que peut apporter la brise, et c'est avec toute l'ardeur

d'un chien de chasse qu'ils s'émeuvent aux avertissements de leur odorat.

Ces moyens d'investigation les mènent-ils à quelque découverte? c'est avec une activité passionnée et une sollicitude touchante qu'ils travaillent à secourir la victime du froid et des avalanches. Ils se sont bientôt creusé à travers les neiges une route jusqu'à elle ; ils lèchent sa face et ses mains engourdies, la réchauffent du contact de leurs membres ; ils s'abaissent vers elle pour mettre à sa portée les provisions suspendues à leur cou ; ils l'aident, en la soulevant avec leur gueule, à se remettre debout ; ils s'efforcent de l'entraîner vers l'hospice.

Si leurs tentatives sont insuffisantes, ils poussent de longs hurlements pour appeler à eux leurs compagnons ou les moines, et si les secours n'arrivent pas, après avoir pourvu autant qu'il est en eux à la sécurité de leur protégé, ils partent de toute leur vitesse pour le sommet de la montagne, et reviennent bientôt en ramenant quelques religieux à leur suite.

Aux jours d'avalanches et d'ouragans, la vigilance, l'activité, redoublent à l'hospice, comme les pilotes se disposent dans les ports aux approches des tempêtes ; toute la communauté sort alors du couvent; les chiens marchent à l'avant-garde, leur prodigieuse sagacité pouvant seule reconnaître les sentiers au milieu des brouillards et des tourbillons de neige ; les moines, soumettant le jugement humain à l'instinct animal, suivent aveuglément ces guides : ils savent qu'ils les conduiront là où toutes les routes seront les moins dangereuses, et là surtout où il y aura des voyageurs à sauver.

Religieux et chiens se mettent également à l'œuvre; les efforts se combinent, se dirigent admirablement vers le même but; un sentiment commun, le désir de secourir un homme en danger, fait seul ce concert étrange, ce merveilleux concours.

Pour que l'identité soit complète entre ces deux classes d'hospitaliers du mont Saint-Bernard, c'est aussi au péril de leur vie que les chiens accomplissent leur mission,

et leur dévouement est aussi un sacrifice. Malgré leur vigueur, leur intelligence et leur courage, ils succombent quelquefois à la tâche, emportés dans les précipices par les tourbillons ou ensevelis sous des monceaux de neige : il n'est guère d'hiver où quelqu'une des cabanes de l'hospice ne demeure vide.

La campagne de 1819 a été surtout fatale à ces intrépides pilotes de la montagne ; ils tombèrent presque tous sur le champ d'honneur, ou moururent accablés par les fatigues extrêmes qu'ils avaient essuyées.

La renommée, si souvent muette pour les vertus, n'a pas du moins manqué aux chiens de l'hospice du mont Saint-Bernard. Leurs louanges, proclamées par les milliers de voyageurs qui éprouvent annuellement leur dévouement, retentissent depuis longtemps dans toute l'Europe : ils ont une place d'honneur dans toutes les descriptions des Alpes, et les poètes les ont souvent choisis pour objets de leurs chants. Delille leur a

payé la dette de l'humanité dans les vers suivants :

Vous, donc, soyez bénis, animaux courageux
Que nourrit saint Bernard sur son front orageux;
Vous qui, sous les frimas qu'un long hiver entasse,
Des voyageurs perdus courez chercher la trace!
L'homme accourt à vos cris, il enlève ces corps,
Dont un froid homicide engourdit les ressorts.
Salut, des malheureux charitables hospices!
Et vous, nobles chasseurs, à leurs malheurs propices,
Ayez part à mes chants. Trop soumise à ses lois,
Votre race aide l'homme à dépeupler les bois;
Votre instinct dépravé seconde sa furie :
Elle donne la mort, vous conservez la vie.

On cite de nombreux exemples de personnes qui durent la vie à ces bienfaisants animaux. Nous nous contenterons de rapporter les deux anecdotes suivantes.

Un des chiens du mont Saint-Bernard, en faisant sa ronde, rencontra un petit garçon, âgé de six ans environ, dont la mère était tombée dans un abîme, sans qu'il fût possible de la retrouver.

Saisi par la vivacité du froid, épuisé de faim, de douleur et de fatigue, ce pauvre

innocent était couché au milieu de la neige et poussait des gémissements plaintifs.

Le chien accourt vers lui, et, levant la tête, il lui montre les provisions qu'il porte à son cou. Ne comprenant rien à la nature de cette offre, l'enfant tressaille de frayeur et fait un mouvement pour se retirer. L'animal, afin de l'enhardir, lève doucement la patte, il la pose ensuite, bien plus doucement encore, sur ses petits pieds, et lui lèche les mains engourdies par le froid.

Rassuré par ces démonstrations amicales et pacifiques, l'enfant fait un effort pour se relever; mais ses jambes, ses bras, tout son corps est si glacé, si roide, qu'il ne peut marcher.

Compatissant à sa faiblesse, le bon animal s'approche tout près de lui, et, par un signe expressif, lui fait entendre de se mettre sur son dos. L'enfant s'y place, en effet, le mieux qu'il lui est possible, et s'y tient courbé en deux. Le chien le porte ainsi avec grande précaution jusqu'à l'hospice, où l'on ne manqua point de lui donner

tout ce qui était nécessaire pour le réchauffer.

Ce trait produisit une vive sensation dans tous les cantons d'alentour.

Un riche particulier se chargea du petit orphelin, et fit même peindre cette touchante aventure par un habile artiste de Berne. Ce tableau fut ensuite placé dans le couvent où le chien hospitalier faisait le service.

Le chevalier Gaspard de Brandenberg fut enseveli avec son domestique sous une avalanche, comme ils traversaient le mont Saint-Gothard dans le voisinage d'Airolo. Le chien qui les accompagnait, et qui avait échappé à cet accident, ne quitta pas les lieux où il avait perdu son maître.

Heureusement, l'endroit n'était pas éloigné d'un couvent. Le fidèle animal gratta la neige et hurla longtemps de toutes ses forces ; mais il courut au couvent à plusieurs reprises et revint autant de fois sur ses pas. Les gens de la maison, étonnés de cette persévérance, le suivirent le lendemain matin ; il les mena directement à l'endroit où il avait gratté la

neige, et le chevalier et son domestique furent retirés sains et saufs de dessous l'avalanche, après y être resté pendant l'espace de trente-six heures. Ils avaient entendu très distinctement les aboiements et les hurlements de ce chien, ainsi que toute la conversation de leurs libérateurs.

Sensible à l'attachement de l'animal auquel il devait la vie, le chevalier Gaspard ordonna, à sa mort, qu'il serait représenté sur sa tombe avec son chien.

On montre encore aujourd'hui à Zug, dans l'église de Saint-Oswald, la tombe et le portrait de ce magistrat, représenté avec un chien à ses pieds. Cet animal était de la race des chiens du mont Saint-Bernard.

Puisque nous avons tant fait que de parler du mont Saint-Bernard, rappelons que, le 17 mai 1800, une armée française, composée de trente-cinq mille hommes, eut l'audace d'en tenter le passage, malgré les immenses difficultés de la route, et qu'elle réussit.

Au milieu de cette multitude de soldats

qui gravissait à la file au son du tambour et de la musique militaire, on remarquait un homme de petite taille, vêtu d'une redingote grise, armé d'une cravache, et dont toute la contenance annonçait un calme et un sang-froid qu'on aurait pu prendre pour de l'indifférence, si ce n'est que de temps à autre il jetait un regard rapide sur la ligne des soldats, et calculait d'un coup d'œil les progrès de la marche.

Cet homme, c'était Bonaparte, le vainqueur de l'Italie, le conquérant de l'Égypte, qui allait jouer ses destinées et celles de la France dans la plaine de Marengo.

A plusieurs siècles d'intervalle, deux grands capitaines ont osé franchir le mont Saint-Bernard.

Annibal y perdit la moitié de son armée, et Napoléon n'eut à regretter que dix hommes de la sienne.

X

Le chien de lord Byron.

Comme on le verra ci-après, ce ne sont pas seulement les chiens du mont Saint-Bernard qui ont droit à toute notre admiration, car il y a longtemps que les historiens les plus graves se sont fait un plaisir de nous rapporter des traits aussi curieux que touchants de l'attachement du chien pour son maître.

Sans remonter à ces chiens fidèles dont Pline l'Ancien nous a conservé la mémoire. Nous ne quitterons pas cet intéressant sujet

avant d'avoir raconté à nos jeunes lecteurs comment lord Byron fût arraché à une mort aussi cruelle que certaine, grâce à l'intelligente intervention de son plus fidèle ami, un chien magnifique et d'une force extraordinaire.

L'enfance de lord Byron, cet illustre poète dont les écrits ont exercé une si grande influence sur la littérature de notre temps, et qui, par le rôle glorieux qu'il a joué dans les affaires de la Grèce lors de l'héroïque insurrection des descendants de Thémistocle et de Périclès, s'est trouvé mêlé à quelques-uns des principaux événements de l'histoire contemporaine, cette enfance se passa au milieu des montagnes de l'Écosse.

Il avait déjà ce caractère audacieux et entreprenant dont sont empreintes toutes les phases de sa trop courte existence. Malgré son infirmité (il était boiteux de naissance), il ne passait pas un seul jour sans parcourir en tous sens les rochers de l'agreste Calédonie, pour en admirer de près les antiques et sauvages beautés.

Pour l'accompagner dans ses excursions journalières, Georges s'était fait un ami fidèle, un ami qui ne le quittait pas un instant : c'était un chien magnifique et d'une force extraordinaire, et qui répondait au nom de Ralph. Entre l'enfant et l'animal s'était établie une étroite amitié.

A Ralph, Byron avait fait construire, sous de frais ombrages, une niche commode et solide où le chien n'avait à redouter ni le froid glacial de ces contrées, ni les ardeurs du soleil lorsqu'il brillait au zénith.

A Ralph, c'était Byron qui, tous les matins, allait porter sa ration journalière; aussi, lorsque la main du jeune enfant glissait, caressante, le long des poils du fier animal, entendait-on aussitôt ce dernier pousser un doux grognement qui indiquait le plaisir.

Furieux, terrible à l'approche d'un étranger, il se couchait, la tête entre les pattes; ou bien encore faisait mille contorsions, mille gestes, pour exprimer son bonheur à l'aspect de son petit protégé.

Malheur à qui aurait voulu toucher à un

Lord Byron enfant et son chien.

cheveu de la tête de Georges en présence de Ralph; plus prompt que l'éclair, plus terrible que la foudre, ce dernier se fût précipité sur l'agresseur, et sans que rien eût pu l'empêcher, pas même la voix de son ami, il l'aurait étranglé.

Un jour, le soleil dorait à peine la cime des montagnes, promenade ordinaire du chantre futur de Child-Harold; Byron, suivi de Ralph, partit et s'enfonça dans les défilés pittoresques qui conduisent à Javercanld; il avait pris pour but de sa course cette chute d'eau que l'on appelle *The Linn of Dee;* il voulait aller contempler cette pluie brillante de cristal suspendue dans l'air.

Pour y parvenir, il fallait gravir un tertre fort escarpé; déjà l'enfant avait presque atteint le sommet, lorsque l'horizon fut tout à coup obscurci par un de ces impénétrables brouillards qui descendent fréquemment avec tant de rapidité sur les hauteurs, que dans l'espace de quelques minutes ils changent le jour en nuit.

Perdu au milieu de l'obscurité, Georges

voulut néanmoins avancer encore ; mais une touffe de bruyère lui enlace le pied, il perd l'équilibre, il tombe en poussant un cri. Aussitôt Ralph se précipita vers lui. Lorsque le brouillard se fut dissipé, tous les deux avaient disparu.

D'abord la mère de Byron, ne le voyant pas revenir, ne s'inquiéta pas beaucoup de son absence ; plusieurs fois il lui était arrivé de rester une partie de la journée sans reparaître à Aberdeen ; mais lorsque les dernières lueurs du jours eurent annoncé la venue prochaine de la nuit, la sécurité fit place à l'inquiétude.

Cette inquiétude se changea bientôt en de mortelles alarmes, lorsque les ténèbres étant devenues de plus en plus épaisses, nul indice de Georges ne se manifesta. Déjà depuis longtemps tous les habitants d'Aberdeen s'étaient mis à sa recherche ; leur front soucieux, à leur retour, témoignait assez que leurs efforts pour le découvrir avaient été infructueux.

Éperdue, éplorée, lady Byron se livrait au

plus effroyable désespoir; elle voulait elle-même, avec la nourrice de Georges qui l'avait bercé tant de fois au récit des sombres ballades du pays, la bonne May Gray, parcourir à la lueur des flambeaux les lieux qu'affectionnait l'enfant.

Elle n'entendit, au milieu du silence de la nuit, que le bruit des cataractes dont ces montagnes abondent. Il lui fallut renoncer à ses recherches qu'il eût été aussi dangereux qu'inutile de continuer à cette heure.

Elle passa le reste de la nuit en prière, invoquant le ciel pour le salut de son fils bien-aimé.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, le voyageur qui se serait arrêté pour réclamer l'hospitalité à Aberdeen aurait en vain demandé ses hôtes ordinaires : il n'y aurait rencontré qu'un jeune pâtre chargé de veiller sur l'habitation; mais il aurait pu entendre les échos de la montagne retentir du nom, sans cesse répété, de Georges de Byron.

Tout à coup, tandis que le pâtre se tenait debout sur le seuil de la demeure solitaire, il

aperçoit Ralph qui accourait haletant; il s'élança au-devant de lui; mais le chien, sans s'arrêter, se précipita dans l'intérieur de la maison. Il paraissait toutefois exténué. A peine eut-il reçu un morceau de pain que, sans l'entamer, il le saisit dans sa gueule, et s'enfuit à toutes jambes sans répondre aux appels réitérés du pâtre.

Après s'être inutilement fatigués à parcourir les montagnes, milady et tous ceux qui l'avaient accompagnée regagnèrent Aberdeen pour prendre du repos.

Le désespoir de la pauvre mère était effrayant; elle voulait mourir. Cependant une lueur d'espérance traversa son esprit, en proie aux plus poignantes angoisses, lorsqu'elle apprit du jeune berger l'apparition de Ralph et son départ si subit.

Elle voulait de nouveau recommencer, immédiatement ses recherches; mais la force lui manqua, et, succombant à ses émotions, elle tomba dans un long évanouissement.

Elle n'en fut tirée que par les aboiements de Ralph, qui était là, bondissant devant elle,

et qui semblait demander encore sa pitance. Elle donna l'ordre de lui apporter un morceau de pain qu'elle présenta elle-même à l'intelligent animal, en observant tous ses mouvements. A peine s'en était-il saisi, qu'ainsi qu'il l'avait fait le matin, il partit comme un trait.

Frappées de cette singularité, lady Byron et la nourrice s'élancèrent sur ses traces. Cette fois, à l'appel de sa maîtresse, le chien suspendit sa course; il se mit à japper au-devant d'elle d'un air joyeux et en la regardant, comme pour l'inviter à le suivre.

Tout à coup la bonne May Gray aperçut un papier attaché à l'une des pointes du collier; elle le prit et le remit à lady Byron, qui faillit expirer de bonheur en lisant ces mots tracés au crayon de la main de son fils :

« Ma bonne mère, rassurez-vous. Hier, en voulant me rendre à la chute de *The Linn of Dee*, j'ai été surpris par un épais brouillard. Je voulus néanmoins continuer ma route, mais je ne sais comment cela se fit, je tombai

les pieds embarrassés dans les bruyères et je roulai dans un précipice.

J'allais sans doute me briser la tête contre les pierres qui en garnissent le fond, quand je me sentis saisi par le pan de mon habit : c'était Ralph, qui était accouru et me retenait suspendu sur l'abîme. J'étendis les bras et je rencontrai quelques ronces ; je m'y cramponnai et je restai ainsi penché sur l'abîme jusqu'à ce que le brouillard fut dissipé.

Jugez de mon effroi, lorsque je me vis accroché au-dessus d'un gouffre dont mon œil pouvait à peine mesurer la profondeur. Je voulus essayer de remonter, mais je me convainquis bientôt de l'inutilité de cette tentative, car le précipice est presque perpendiculaire.

J'y renonçai et pris le parti de chercher plutôt à descendre jusqu'au fond ; je réussis dans cette entreprise, toujours à l'aide des ronces et des bruyères, surgissant çà et là dans les fentes des rochers.

J'ai passé une nuit terrible, car je pensais à vous, ma mère, aux inquiétudes dans lesquelles

ma disparition allait vous plonger. J'avais bien froid ; mais Ralph s'étendit sur moi et me réchauffa.

Le matin une faim cruelle me dévorait. Tout à coup Ralph, qui grimpe plus vite que moi, me quitta. Je me crus abandonné et je pleurai amèrement ; mais au bout d'une heure à peu près, je fus complètement rassuré à cet égard en le voyant reparaître. Il tenait dans sa gueule un morceau de pain qu'il déposa à mes pieds. J'en fis deux parts : j'en pris une et lui donnai l'autre. Une cataracte se précipite au fond de l'abîme ; je me désaltère dans une onde limpide et pure.

Si je ne me trompe pas, il doit être à peu près l'heure du dîner. Je crois que c'est à Aberdeen qu'il va chercher sa pitance. Je vous écris à la hâte ces deux mots que je fais tenir, comme je peux, à son collier. Si ce message vous parvient, suivez Ralph ; sans doute il vous conduira près du lieu où je suis prisonnier.

» Votre fils, qui meurt du regret de vous

avoir quitté, et du chagrin que bien involontairement il vous cause.

» Georges BYRON. »

« Mon Georges, mon Georges vit! » s'écria Mme Byron, après avoir lu ce billet qu'elle arrosait de ses larmes, qu'elle couvrait de ses baisers. « Accourez tous, mes amis ; venez, chaque instant doit être pour lui un siècle d'angoisses. »

Et tout en suivant Ralph, qui marchait la tête haute et à pas mesurés, elle leur fit le récit de l'accident qui avait failli la priver de son enfant.

« O Dieu! » ajouta la pieuse femme, « Dieu, exauce les prières d'une mère, car n'est-ce pas là un miracle fait en ma faveur, que de m'avoir ainsi conservé mon enfant? »

Au bout d'une demi-heure environ, Ralph s'arrêta près d'une cataracte dont les bords réunis presque entièrement à leurs extrémités, mais séparés par une profondeur immense, présentaient aux regards effrayés un aspect capable d'inspirer aux plus hardis un invin-

cible effroi, et qui attestait bien en même temps que ces lagunes ne sont pas l'ouvrage silencieux du temps, mais bien l'effet soudain de quelque violente convulsion de la nature.

Le chien descendit sans hésiter dans l'un de ces précipices en aboyant. Lady Byron voulut s'élancer après lui, sans faire attention qu'elle courait à un trépas inévitable ; mais on la retint.

Alors elle se mit à appeler d'une voix déchirante son fils, son bien-aimé Georges. Frappé de ces accents, ce dernier répondit en désignant l'endroit où il se trouvait. Il ne restait plus qu'à aviser aux moyens de le tirer du gouffre.

» Je m'en charge, dit alors un montagnard, pourvu qu'on me laisse faire et qu'on exécute en tout point mes prescriptions. »

On devine qu'aucune voix ne s'éleva contre cette exigence.

« Qu'on aille au château chercher toutes les cordes les plus grosses et les plus longues que l'on pourra trouver; pendant ce

temps je tâcherai de me faire entendre de M. Georges, et de lui donner les instructions nécessaires. »

Deux hommes se détachèrent aussitôt de la troupe et coururent chercher ce qu'il demandait.

Alors le montagnard s'approcha du bord de l'abîme et se couchant à plat ventre, il se pencha du côté d'où la voix de l'enfant lui avait semblé venir. Il ne s'était pas trompé ; Georges l'entendit et put recueillir toutes les paroles qu'il lui adressa.

Une heure, un siècle plutôt, s'écoula dans l'attente de ceux qui étaient partis pour aller chercher les cordes. Enfin ils arrivèrent. Il fallait attacher ces cordes les unes au bout des autres, faire des nœuds d'espace en espace pour aider l'enfant dans son ascension.

Ces préparatifs achevés, le montagnard remit aux mains de ses robustes compagnons l'une des extrémités de la corde ; à l'autre bout il attacha une pierre assez pesante, et il commença à laisser glisser le câble, dans

l'espoir qu'il parviendrait ainsi jusqu'au fond. Ce qu'il avait prévu arriva.

La voix de Byron se fit entendre.

» Je tiens la corde, cria-t-il. Je vais monter. »

Lady Byron pressait de ses genoux la terre, invoquant la divine assistance; tous attendaient dans un silence religieux, quand la tête de l'enfant parut au bord du précipice. En ce moment le vertige le prit : c'en était fait de lui ; mais une main toute-puissante le sauva. C'était celle de sa mère, qui à sa vue s'était élancée pour le saisir dans ses bras, et qui, au risque d'être précipitée avec lui, l'avait retenu.

Quand Georges recouvra ses sens, il était sur le sein de sa mère, et son fidèle compagnon, le brave, l'intelligent Ralph, lui léchait les mains.

Devenu lord et pair d'Angleterre, et qui mieux est que tout cela, grand poète, il est une société que Georges Byron ne négligea jamais. Ce fut celle de son chien.

Quand Ralph mourut, le grand homme

versa des larmes. En butte aux coups de la haine et de l'envie, il venait de perdre un ami qui, lui du moins, ne l'avait jamais trahi et qui jadis l'avait sauvé.

FIN

TABLE

INTRODUCTION.	. . . . .	V
CHAPITRE I.	Le lac de Genève. . . .	11
CHAPITRE II.	La vallée du Rhône . . .	16
CHAPITRE III.	L'ascension du Saint-Bernard .	26
CHAPITRE IV.	L'hospice du Grand-St-Bernard.	37
CHAPITRE V.	Une soirée au Saint-Bernard .	46
CHAPITRE VI.	La petite Dorrit et l'oiseau du bon Dieu.	52
CHAPITRE VII.	Un chapitre de la petite Dorrit.	58
CHAPITRE VIII.	Quelques mots sur l'hospice du mont Saint-Bernard . .	66
CHAPITRE IX.	Les chiens du mont St-Bernard.	70
CHAPITRE X.	Le chien de lord Byron. . .	88

— Lille. Typ. J. Lefort. 1890 —